

Bulletin mensuel de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier

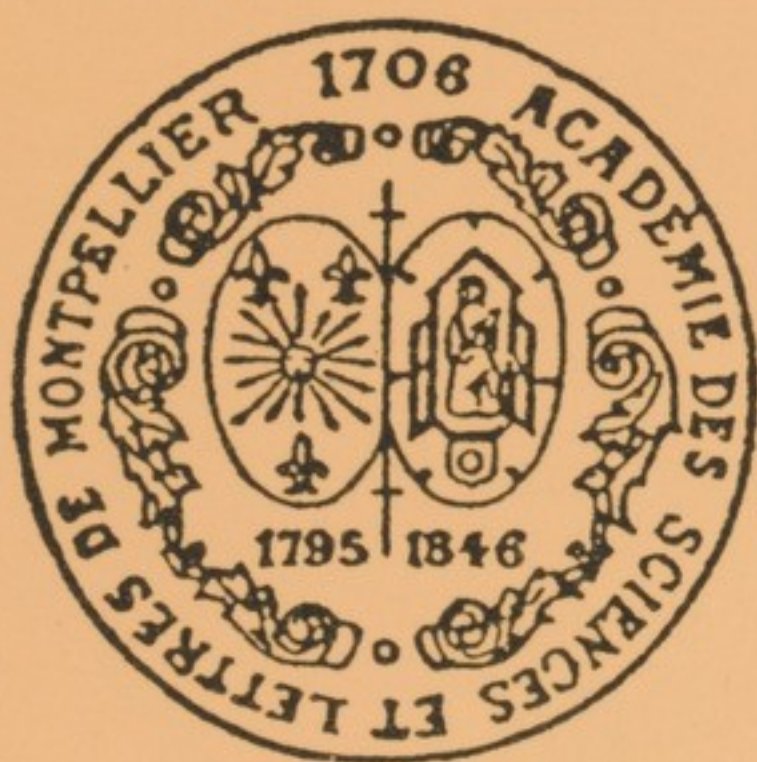
ACADÉMIE DES SCIENCES ET LETTRES DE MONTPELLIER

1706 - 1992

NOUVELLE SÉRIE

TOME 23 - 1992
ISSN 1146 - 7282

BULLETIN DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES ET LETTRES DE MONTPELLIER



MONTPELLIER
1992

Séance du 18 mai 1992

RÉCEPTION DE MADEMOISELLE FRANÇOISE MOURGUE-MOLINES DISCOURS DE LA RÉCIPiendaIRE

éloge de Gaston VIDAL

Monsieur le Président,

Monsieur le Secrétaire perpétuel,

Mesdames,

Messieurs,

Avant que de remercier l'Académie de l'honneur qu'elle me fait en m'accueillant parmi ses membres, permettez-moi d'exprimer ma gratitude à la Ville de Montpellier qui nous offre ce cadre. La petite fille de six ans qui assistait au "Cinématographe Pathé" à son premier film, "*Robinson Crusoé*" n'imaginait pas qu'elle serait là, un jour, face au public. Que soient vivement remerciés Monsieur le Député-Maire, le Professeur Max LEVITA et Monsieur Pierre PITIOT grâce auxquels nous sommes réunis en ce lieu.

Ce n'est pas la première fois que la Ville reçoit l'Académie. Celle-ci a tenu sa première séance publique le 5 juillet 1847 à quelques pas d'ici, dans la salle de lecture de la Bibliothèque municipale, elle-même ouverte depuis trois ans à peine.

L'Académie et la Bibliothèque ont donc un passé ancien de liens amicaux ; j'aime à croire que c'est en souvenir de cette amitié que votre choix, mes chers confrères, s'est porté sur ma personne.

Apprenant mon élection, confuse et reconnaissante, il m'est venu à l'esprit, telle la madeleine de Proust, que l'Académie avait joué auprès de moi le rôle d'une bonne fée, car à chaque étape de ma vie, l'un ou l'autre de ses membres s'est toujours trouvé à mes côtés.

Il y en eut déjà dans ma famille : deux MOURGUE à la Société Royale des Sciences à la veille de la Révolution ; un siècle plus tard, mon arrière-grand-père Louis MOLINES fut des vôtres, et plus près de nous, mon père.

Pour un enfant, le médecin pédiatre qui veille sur ses jeunes années est un personnage important ; tel fût pour moi Étienne LEENHARDT ; il avait de bons principes, comme d'habituer les enfants à manger de tout. Avant lui avait siégé à l'Académie son père, le docteur René LEENHARDT qui – l'année

Bazille nous le rappelle – fût comme chirurgien à l'ambulance du Midi, le dernier visage montpelliérain rencontré par le peintre deux jours avant sa mort. Parmi la nombreuse descendance du docteur LEENHARDT figurent les sept enfants et les – bientôt – vingt petits-enfants de mes deux sœurs.

J'entendis pour la première fois prononcer le nom de l'Académie – j'avais dans les cinq ans – chez ma grand-mère, Madame MERCIER-CALVAIRAC-LA-TOURETTE était en visite. "Je dois vous quitter", dit-elle, "Gaston ne va pas tarder à rentrer de l'Académie". Je demandai ce que signifiait ce mot, ma grand-mère répondit : "une réunion de messieurs savants". Persuadée de ne jamais boire l'eau de cette fontaine, je retournai à mes jeux.

L'un de ces jeux, à mes sœurs et à moi, consistait à faire le tour du quartier en trottinette, et, à chaque coin de rue, à déchiffrer le nom inscrit sur la plaque : BOUISSON-BERTRAND, CHAMAYOU, DUBREUIL, CHANCEL, GRASSET, sans savoir que leur dénominateur commun était leur appartenance à l'Académie.

Nous faisions "pintchoun" par la grille entrouverte du jardin de Madame Jeanne-Yves BLANC, plus tard la deuxième femme admise à l'Académie. Ce jardin, Gaston VIDAL l'a évoqué dans sa réponse au discours de réception de Jacques BATIGNE successeur de la poétesse : *"Charmant jardin, romantique, avec sa rocaille et son micocoulier, aux dimensions modestes, assurément, mais qui, pour elle, en tant qu'échantillon de la nature, se pouvait élargir, je crois, jusqu'à l'imaginaire infini, tel ce "jardin perdu" de l'un de ses plus beaux poèmes qui lui apparaissait plus grand "de n'être qu'un jardin de songe"*.

Dans l'environnement de mon enfance, je retrouve bien des amis de mes parents, le docteur BLOUQUIER de CLARET, parrain de mon frère, le doyen GIRAUD, Albert PUECH, André GUIBAL, André DESHONS. Je suis heureuse de savoir qu'ils m'ont précédé parmi vous. Je ne parle que de ceux qui ne sont plus.

Sur le trajet du lycée, nous croisions à hauteur de la Banque de France, le professeur PAGES qui - cela paraît inconcevable de nos jours sachant que nous avions dans les dix ans - nous tirait un coup de chapeau.

Par une torride journée de juin, les candidats au Baccalauréat étaient massés devant la Faculté des Lettres, les premiers arrivés bénéficiaient de l'ombre du ginkgo-biloba du square de la Tour des Pins ; une fenêtre s'ouvrait, qu'enjambait le Doyen FLICHE ; il prenait place sur le toit de la conciergerie, un grand silence se faisait, le Doyen lisait – d'une voix qui se passait de micro – la liste des heureux élus ; j'en étais.

Entrée à la faculté de Droit, j'entendis le Doyen MORIN conter la croustillante histoire de Seconda découvrant que son mari Primus était un

forçat libéré. Crayon fébrile courant sur le papier, j'écoutai Pierre TISSET survoler l'Histoire de France en une heure éblouissante.

Mais l'on était en 1944 et les autorités d'occupation fermèrent l'Université. Nos chefs scouts, organisant notre temps libre forcé, nous firent préparer le brevet de secouriste de la Croix-Rouge ; à l'examen, le docteur Henri ESTOR, non sans malice, m'interrogea sur le traitement des brûlures, sachant que mon père avait en horreur le "Tulle gras Lumière" préconisé par notre modeste manuel. Ma réponse normande : "On peut ou non utiliser le tulle" satisfait l'examineur et j'obtins mon diplôme.

La faculté rouvrit à la Libération ; j'eus d'autres professeurs membres de l'Académie : Étienne ANTONELLI, Émile DEMONTES qui fut, par ailleurs, conseiller municipal délégué à la Bibliothèque, et veilla sur la création en 1951 de la section jeunesse.

Je garde un souvenir vivant du cours sur la pensée politique anglaise dispensé par Louis DELBEZ ; j'ai été honorée qu'il voulut bien présider mon jury de thèse dont firent également partie Henry CABRILLAC et le Professeur Joseph VIDAL de la Faculté de Médecine.

Devenue bibliothécaire, je passai cinq ans au Centre Français de Droit Comparé à Paris. Le bâtiment abritait aussi l'Institut des Hautes Études de l'Amérique Latine dont le président, le recteur SARRAILH, avait été des vôtres durant ses années montpelliéraines ; le vice-président, Marcel BATAILLON, professeur au Collège de France, s'il n'appartenait pas à l'Académie, était le fils d'un de ses membres les plus éminents, Eugène BATAILLON, un des pères de la parthénogenèse. Dans l'ascenseur, lieu de rencontre, on parlait du Clapas.

Je revins vivre au pays ; là, durant les trente années passées à la Bibliothèque municipale, j'avais déjà presque un pied à l'Académie, vivant parmi ses membres : trois de mes prédécesseurs en avaient fait partie, ainsi que plus de la moitié des donateurs dont le nom figure sur la plaque de marbre de l'escalier, le dernier étant le colonel Maurice LOUIS dont j'ai classé la bibliothèque consacrée à l'archéologie préhistorique... et à la danse.

La Bibliothèque coexiste avec d'autres organismes : Administration municipale, Musée, Bibliothèque Universitaire, Archives. Aux yeux de Jean BAUMEL, le Secrétaire général de la mairie n'était pas le supérieur à l'autorité indiscutable ; il fut un ami et un conseiller. La courtoisie de Jean CLAPAREDE, conservateur du Musée, rendait nos relations agréables. François PITANGUE, conservateur en chef de la Bibliothèque Universitaire me prodiguait ses conseils professionnels tout en respectant mon indépendance ; il arrivait à l'improviste, reprenant la conversation là où il l'avait laissée à la précédente visite ; moi, ayant perdu le fil, ne savais plus si Saint-Roch était déjà arrivé en Italie, ou errait encore sur les routes de Provence.

Le 1^{er} janvier 1963, une inondation due aux chéneaux engorgés causa bien des dégâts, l'entretien des bâtiments fut un cauchemar permanent. Le lendemain arrivait Marcel GOURON, conservateur en chef des Archives, suivi de son état-major ; ils emportèrent un lot de livres trempés pour les soigner, tourner les pages, les éventer au sèche-cheveux, incorporer des buvards. J'ai mesuré l'amitié de ce geste imprévu.

Au comité consultatif de la Bibliothèque siégeaient douze membres de l'Académie, bien que chacun d'eux y représentât un autre organisme ; le Doyen JOURDA le Conseil municipal, le Doyen CADIER les parents d'élèves, Gaston VIDAL l'Entente Bibliophile et Eugène CAUSSE les métiers du livre. Nous devons à ce dernier l'impression du catalogue de la collection Frédéric SABATIER d'ESPEYRAN.

Et il y avait les lecteurs, dont certains se plaignaient du désordre de la Bibliothèque ; il y avait des documents égarés. On attendait de moi que je les retrouve dans les plus brefs délais. Un recatement permit de retrouver certains livres simplement déclassés. Le Duc de CASTRIES put reproduire en préface de sa biographie de Madame RECAMIER un manuscrit de CHATEAUBRIAND qui gisait au fond d'un tiroir : portrait de Madame RECAMIER sous le nom de Léonie : *Léonie est grande, sa taille est charmante... on tombe d'amour à ses pieds.*

Mais où pouvaient se trouver des lettres de VOLTAIRE dont Gaston VIDAL avait un besoin urgent ? L'Institut Voltaire, ayant entrepris la monumentale publication de la correspondance de cet écrivain prolifique, possédait une copie du XIX^e siècle de lettres adressées à un médecin montpelliérain non identifié, lequel lui avait signalé une affaire judiciaire locale analogue à l'affaire Calas. Qui était ce médecin et où se trouvaient les originaux de ces lettres s'enquerrait l'Institut ? La demande adressée aux Archives départementales fit le tour des érudits montpelliérains et aboutit auprès de Gaston VIDAL jugé spécialiste de VOLTAIRE depuis qu'il avait découvert un libellé inconnu, *Le Médiateur d'une Grande Querelle* (concernant l'affaire des jésuites en 1762) et avait su l'attribuer au penseur de Ferney.

Gaston VIDAL tomba, par hasard, sur un ouvrage rare, *Topographie médicale*, où était cité un mémoire sur l'affaire Calas par un docteur Jean LAFOSSE, membre de la Société Royale des Sciences de Montpellier. Cherchant dans les *Mémoires* de la Société, l'éloge du docteur LAFOSSE par son successeur, il apprit que ce médecin avait correspondu avec – VOLTAIRE ; dans une biographie plus récente, il lut que le docteur LAFOSSE avait légué sa bibliothèque et ses papiers à son ami Louis MOURGUE – un ancêtre de Madame VIDAL – qui en avait fait don à la Bibliothèque municipale.

Gaston VIDAL déduisit que le docteur LAFOSSE était le destinataire

des lettres qui devaient se trouver à la Bibliothèque municipale. C'est ce qu'il exposa dans une communication à la Société montpelliéraine d'Histoire de la Médecine, publiée dans *Monspeliensis Hippocrates*. Et, pendant toute une année, il vint régulièrement à la Bibliothèque demander si ma chasse aux objets perdus obtenait quelque résultat.

Et... on finit par trouver ces lettres dans une armoire pleine de paperasses, non cataloguées, mais avec leurs enveloppes libellées : A Monsieur le docteur Lafosse, rue de l'Université à Montpellier. L'Institut Voltaire obtint sa réponse à temps. Gaston VIDAL écrivit un nouvel article dans *Monspeliensis Hippocrates*, un autre dans le *Midi Libre* ; un journaliste de notre quotidien local en fit écho dans le *Monde* dont il était correspondant ; c'était mon parrain d'aujourd'hui, Roger BECRIAUX. Pour la Bibliothèque c'était la gloire, pour Gaston VIDAL la joie et pour moi le soulagement.

Ainsi – et c'est la faute à Voltaire – Gaston VIDAL, de lecteur mécontent devint un lecteur heureux ; le ciel, quelque peu orageux de nos relations, s'éclaircit ; pendant un quart de siècle, il me fit participer à ses recherches, jusqu'à ce que son état de santé ne lui permit plus de faire le trajet – pourtant bien court – depuis la rue Salle l'Évêque.

J'ai donc eu le privilège de connaître celui dont je dois prononcer l'éloge, ce qui, je sais, n'est pas toujours le cas. Relisant ses écrits, conférences, articles, je le voyais m'exposer, souvent avec fougue, son intérêt du moment.

Ce siècle avait deux ans lorsque Gaston VIDAL naquit – le 6 janvier 1902 – à Carcassonne où son père Gabriel VIDAL était conservateur des Eaux et Forêts. Après quelques années à Toulouse, la famille retrouva Montpellier, son berceau des deux côtés, Madame Gabriel VIDAL, née BIQUET étant, comme son mari, d'une vieille famille montpelliéraine. Gabriel VIDAL fut Président de la Société d'Agriculture de l'Hérault et membre de l'Académie des Sciences et Lettres, succédant au XI^e fauteuil de la section des Sciences à l'agronome, Jules VENTRE.

Le jeune Gaston fit ses études au Lycée de Montpellier dans les salles mêmes où, plus tard, s'est étendue la Bibliothèque. Il acquit ensuite au collège Massillon à Paris une solide culture classique ; j' imagine qu'aujourd'hui, il s'enrôlerait volontiers derrière la bannière de Madame de ROMILLY faisant croisade contre l'abandon du grec et du latin.

Il fit ses études universitaires à Montpellier, en Droit, mais aussi en Sciences. Il s'inscrivit au Barreau, plaïda, fut désigné pour intervenir au Conseil de Guerre. Il fut mobilisé dans la Sarre en 1939-40.

Gaston VIDAL quitta ensuite le Barreau pour diriger le Comptoir Agricole et Commercial, où il s'occupa d'améliorer les conditions de la vie

rurale en Languedoc. Il continuait là l'œuvre de son père. En 1983, il fut fait Chevalier de la Légion d'Honneur.

Ses loisirs se partageaient entre les diverses associations dont il faisait partie et sa passion pour les livres. Du travail professionnel à celui de l'érudit ou du bibliophile, c'était une vie bien remplie.

Mais la vie n'est pas un long fleuve tranquille. Celle de Gaston VIDAL se trouva bouleversée en 1963 lorsqu'il perdit son épouse, née Charlotte de FORTON, après une très brève maladie.

Je me souviens de la mort de Madame VIDAL ; quelques semaines auparavant, tous deux nous avaient reçus, mes parents et moi-même, pour une agréable soirée au cours de laquelle nous avons pu admirer quelques trésors de la bibliothèque.

Certes, le malheur avait déjà frappé ; en 1951, un accident avait arraché à ce ménage uni sa fille Claude, âgée de onze ans. Mais alors, ils étaient deux, se soutenant mutuellement, aidés par leur foi profonde et par le devoir dont ils avaient conscience d'offrir à leurs deux autres filles, Christiane et Hélène, une vie de famille sinon gaie, du moins sereine. Ils avaient su taire leur douleur tout en la gardant au profond de leur cœur. Dans son discours de réception à l'Académie, Gaston VIDAL confiait relire souvent dans *le Voyage en Orient* le poème *Gethsemani ou la mort de Julia* dans lequel LAMARTINE évoque la perte de sa propre fille. Et il y trouvait un sentiment de paix.

A soixante ans à peine, Gaston VIDAL se retrouve donc seul. Leurs mariages respectifs ont éloigné ses filles de Montpellier. Certes, elles entourent leur père, lui ont donné six petits-enfants, il aura la joie de connaître ses trois premiers arrière-petits-enfants. L'été, on se retrouve dans la propriété de l'Isère ; c'est la réunion de famille telle que la peignait Frédéric BAZILLE.

A Montpellier, il y a des parents, de nombreux amis, dont ceux de l'Académie. Mais l'appartement de la rue Salle l'Évêque est bien vide ; le travail devient alors l'occupation nécessaire, le dérivatif autant que l'intérêt.

Gaston VIDAL était membre :

- de la Société montpelliéraine d'Histoire de la Médecine,
- de la Société d'Agriculture de l'Hérault,
- de l'Entente Bibliophile,
- de la Société Archéologique,
- de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier, ainsi que d'autres associations dont le Rotary Club et les Amis de l'Université où il fit partie du bureau.

Dans chacune des "Sociétés savantes", il présentait des communications sur des sujets variés, mais il jouait aussi le rôle plus actif de Président, de Secrétaire ou même de Bibliothécaire.

A la Société d'Histoire de la Médecine, Gaston VIDAL a présenté plusieurs médecins montpelliérains ; le docteur LAFOSSE déjà cité, ou le Doyen Jean-Louis-Victor BROUSSONNET, ancêtre de Madame VIDAL, curieusement destitué de son poste de Doyen pour avoir pris la défense d'étudiants qui avaient sifflé au théâtre une pièce, œuvre du préfet.

Le 10 novembre 1957, Gaston VIDAL, nouveau Président de l'Entente Bibliophile était intronisé et accueilli par le Vice-Président d'alors, le Professeur Marcel BARRAL (je pense, Monsieur le Président que cette séance vous reste en mémoire). Parmi les buts indiqués dans les statuts de cette société créée en 1936, figure l'organisation d'expositions sur le "*Montpellier d'autrefois*", but qui ne pouvait manquer de passionner l'amateur d'histoire locale qu'était Gaston VIDAL, et le Montpelliérain, fier de l'être, bien que sa naissance dans l'Aude ne lui permît pas de prétendre au titre de Baron de Caravettes.

Gaston VIDAL et le Professeur BARRAL prirent l'initiative d'une autre activité : la publication avec commentaire de l'un d'eux, à tour de rôle, de manuscrits ou documents inédits trouvés dans des bibliothèques privées ou publiques. De la propre bibliothèque de Gaston VIDAL, on prit par exemple le *Mémoire secret pour le Duc de Roquelaure allant commander en Languedoc* dont l'auteur était Henri d'AGUESSAU ; dans la bibliothèque d'Élie DURAND, récemment décédé, on choisit *Mémoires du chevalier de FORTON*, officier de marine et à la Bibliothèque municipale l'*Ombre d'Amarante*, pièce sur la marquise de Ganges.

Les expositions avaient lieu à la tour de la Babote. Les visiteurs devaient gravir 131 marches avant de pouvoir admirer la mer et les souvenirs montpelliérains soigneusement présentés. Gaston VIDAL "allait au charbon" ; il hissait lui-même de lourdes valises de livres "rien n'est lourd comme l'esprit" disait-il. Cela lui valut de subir un jour une opération de hernie.

En 1961, voulant varier le thème, il décida d'exposer sa propre collection de livres illustrés romantiques ; ceux-ci étant présentés sous vitrines, les murs étaient nus ; Gaston VIDAL eut l'idée de les décorer avec des gravures de mode prises dans un journal de l'époque, *Paris élégant* ; dans chaque numéro, ce journal présentait aussi les "bonnes feuilles" d'un livre à paraître ; voici que le numéro de mars 1839 annonce la prochaine publication – je cite – d'un charmant livre-roman-histoire de l'auteur de "*Rouge et Noir*". Suit le fameux texte de la bataille de Waterloo ; Gaston VIDAL découvre ainsi, tout heureux, une pré-originale de la *Chartreuse de Parme*. Deux ans plus tard, il en fait part à un ami membre du *Stendhal Club* qui lui suggère de présenter une communication au Congrès des Amis de Stendhal prévu pour octobre 1963 à Marseille. C'était oublier que le *Stendhal Club* a un

président et que, pour avoir lui-même mis à jour des inédits de STENDHAL, ce président dénie à quiconque le droit d'en faire autant. Les conférenciers furent inscrits par ordre alphabétique, lettre V en queue. Du retard serait pris sur l'horaire, l'on aurait le regret d'avoir à éliminer la dernière communication. Ce complot fut déjoué : au milieu de la séance, l'ami de Gaston VIDAL le poussa sur l'estrade, invoquant pour lui un train à prendre – il logeait chez sa fille à Marseille. La communication fut bien accueillie par l'assistance et le président parvint seulement à laisser traîner deux ans sa publication dans la revue *Stendhal Club*. Gaston VIDAL raconta avec humour cette anecdote à l'Académie.

Il prenait souvent la parole à l'Académie. Reçu en 1960, il prononça un double éloge : celui de son prédécesseur immédiat le marquis de BELLOCQ et, ce dernier étant mort avant même sa séance de réception, l'éloge du précédent détenteur du VIII^e fauteuil de la Section Lettres, Aimé LAFONT, professeur au Lycée, auteur de travaux sur Paul VALÉRY, ce qui ne pouvait manquer de plaire à Gaston VIDAL, lui même grand admirateur du poète auquel il consacra ultérieurement une conférence à l'Académie, *Contribution à la biographie montpelliéraine de Paul Valéry*, et une exposition à la Tour de la Babote.

En lisant les nombreuses communications de Gaston VIDAL à l'Académie, une chose m'a frappée : plusieurs d'entre elles mettent en scène des femmes – et des femmes malheureuses – Choix ou coïncidence, je ne sais.

Francèse de CEZELLI, notre héroïne montpelliéraine ; ne fut-elle pas malheureuse, faisant le choix de sacrifier son mari pour sauver la ville de Leucate ?

Madame LAFARGE ; aujourd'hui, dans l'ancien couvent des Ursulines, on danse ; il y a 150 ans, on y pleurait. Madame LAFARGE évoque sa vie derrière les barreaux dans des pages dont Gaston VIDAL admire le style et plus encore les sentiments exprimés. Pour lui, l'Affaire LAFARGE est bien une erreur judiciaire.

La culpabilité des assassins de la marquise de GANGES, elle, ne fait aucun doute. Sans être particulièrement engagé dans la "cause des femmes", on peut cependant se réjouir des progrès de la condition féminine depuis l'époque où, totalement soumise à un époux cupide, la pauvre marquise ne pouvait même pas faire entendre à sa propre famille ses appels au secours devant le danger qui la menaçait.

Et la "chère Marie-Antoinette". Dans l'état actuel des recherches sur "l'énigme Louis XVII", il est admis qu'il y eut bien substitution d'enfant, mais quand, comment et qu'est devenu le Dauphin ? Gaston VIDAL propose une réponse originale : le 3 juillet 1793, le petit Roi est séparé de sa famille, la scène des adieux déchirants a inspiré plusieurs peintres. Un affreux complot a fait croire à Marie-Antoinette que son fils va être mis à l'abri le jour même,

par de fidèles royalistes, un autre enfant prenant sa place au Temple. Mais ce sont les gardiens mêmes, inspirés par HEBERT et CHAUMETTE, ennemis jurés de "l'Autrichienne" qui effectuent l'échange, impossible autrement. Ceci explique l'attitude ultérieure des prisonnières, la Reine, Madame Royale, Madame Élisabeth.

Lors du procès de Marie-Antoinette, mises en présence du soi-disant Dauphin, sa sœur et sa tante n'ont envers lui aucun geste de tendresse ; un enfant charmant les a quittées dans les larmes, il y a à peine trois mois, un voyou les nargue. Elles ne crient pas à l'imposture, liées par leur lourd secret.

Après l'horrible accusation proférée par le gamin – *ce sont*, dit Gaston VIDAL, *les pages les plus écœurantes de l'Histoire de France* – Marie-Antoinette, dans sa lettre d'adieu à sa belle-sœur, demande pardon pour le petit délateur qu'elle désigne du terme "cet enfant" *alors que toute la lettre*, poursuit Gaston VIDAL, *n'est que débordement d'amour pour son fils*. Il ajoute : *Je me plais dans la pensée que la seule douceur qu'elle éprouva sur l'échafaud, c'est de croire qu'elle était parvenue à le sauver*.

Gaston VIDAL pense que Louis XVII a été assassiné peu de temps après sa sortie du Temple. Unique survivante de la tragédie, Madame Royale, restée seule au Temple après l'arrestation de sa tante ne manifestera jamais le moindre intérêt pour le prisonnier qui, pendant deux ans, va vivre à l'étage au-dessus. Plus tard, par contre, devenue Duchesse d'Angoulême, elle cherchera à savoir si son frère vivait encore.

Basée sur la psychologie des personnages – ce à quoi aucun historien n'avait pensé auparavant – la thèse de Gaston VIDAL publiée dans la *Revue des Deux Mondes* n'a pas pour autant fait autorité ; je pense qu'il n'en a pas tiré d'amertume. Jean CHALON, dernier biographe de Marie-Antoinette, attribue un tout autre rôle à TOULAN, le faux royaliste traître d'après Gaston VIDAL. L'énigme demeure, mais les pages écrites par Gaston VIDAL restent un portrait combien émouvant de cette mère déchirée.

Gaston VIDAL, dans d'autres sujets d'étude, se montre éclectique.

— Scientifique, lorsqu'il évoque *les premières réalisations aérostatiques à Montpellier*, l'ascension de Madame BLANCHARD en 1805 d'où elle descendit frigorifiée - encore une femme mise en scène. Ou bien : *Quelques naïvetés scientifiques et languedociennes au XVIII^e siècle* : un quidam a découvert que c'est le soleil qui tourne autour de la terre. Ou encore : *Que peut-on penser aujourd'hui de l'évolution créatrice ?*

— Historien local, lorsqu'il présente *Anecdotes montpelliéraines de l'époque révolutionnaire* ou *Un Gallet de Santerre et quelques autres guillotins sous la terreur aux attaches montpelliéraines*.

La bibliothécaire que je suis a pris un intérêt particulier aux communications concernant le livre et son histoire.

Mon amie, Gladys BOUCHARD, ma collègue à la Bibliothèque depuis vingt ans, a établi le catalogue des livres imprimés à Montpellier depuis l'origine jusqu'à 1850, à l'aide, bien entendu, de nos possessions.

Le plus ancien, date de 1577 *Déclaration des Justes causes qui ont conduit le Roy de Navarre et ceux de la Religion à prendre les armes*. 1577, c'est une date bien tardive ; en matière d'imprimerie, Montpellier n'était pas surdouée. Gaston VIDAL a sauvé l'honneur en découvrant à la Bibliothèque municipale de Lyon une impression montpelliéraine de 1501 *De l'influence médicale des astres sur le corps humain* de Thomas ROCHA, élève de notre Université.

De telles découvertes étaient la joie de Gaston VIDAL ; il en fit encore d'autres : des publications de BALZAC, des autographes de personnages historiques et surtout les dernières poésies de LA FONTAINE : petit ouvrage anonyme, relié à la suite d'un volume de satires de BOILEAU sous le titre *La Poésie et la Musique, satire dédiée à M. DESPREAU*, avec la date de 1695, année même de la mort de l'auteur des *Fables*. Gaston VIDAL fit réimprimer le texte en 1979 chez Aubanel en Avignon et la presse commenta cet événement littéraire.

C'est en bibliophile heureux que Gaston VIDAL présentait ses découvertes. S'adressant aux membres de l'Entente Bibliophile dans son premier discours de Président, il dit : *"Ce n'est pas aux membres de notre Société qui, comme moi, vont si souvent fouiller dans les casiers des bouquinistes, que je viendrais dire toutes les joies d'un bibliophile dans ses plus menues comme dans ses plus merveilleuses trouvailles"*. Et plus loin : *"La bibliophilie, ce n'est point une simple manie de collectionneur, c'est une mystique. Elle a ses dévotions, ses Saints préférés et même son enfer."*

Gaston VIDAL était un bibliophile comblé, car il avait à sa disposition tant de bibliothèques. La sienne d'abord dont – il était à juste titre – très fier. Outre de superbes éditions des XVIII^e et XIX^e siècles, cette bibliothèque comprenait le fonds PLANTADE, bibliothèque de l'astronome François de PLANTADE, Avocat Général à la Cour des comptes de Montpellier, un des fondateurs de la Société Royale des Sciences. Gaston VIDAL acquit la bibliothèque d'Émile BONNET, historien de la ville et bibliothécaire de notre Académie.

Ses amis lui ouvraient leur bibliothèque ; il voulut bien m'emmener à la Mogère chez M. de SAPORTA, à Flaugergues chez le colonel de SAIZIEU, ce dont je lui ai été très reconnaissante. Il savait aussi découvrir des pièces rares à la Bibliothèque municipale. Il entra dans mon bureau, tenant à la main un livre qu'on venait de sortir pour lui des magasins. *"Mettez-le à la réserve"* disait-il, *"il n'en existe à ma connaissance que deux autres exemplaires et il ne figure pas au catalogue de la Nationale."*

Ce bibliophile compétent se faisait modeste bibliothécaire. Il jouait ce

rôle à la Société d'Agriculture de l'Hérault, se dévouant à cette association comme son père l'avait fait en tant que Président.

A la Société archéologique, il a dressé le catalogue du fonds LUNARET. Il faisait donc des fiches, comme j'en faisais, et nous n'étions pas toujours d'accord sur des questions de format ; moi je suivais les normes imposées, lui regrettait les fiches de grand format où l'on pouvait ajouter des commentaires. Querelle de clocher périmée à l'heure où, avec l'informatique, on ne fera plus de recherche au catalogue que devant écran.

Il me reste à parler de Gaston VIDAL, Secrétaire perpétuel de l'Académie, rôle qu'il remplit de 1961 à 1988.

Je n'aurai pas la prétention de décrire les fonctions du Secrétaire perpétuel, surtout en présence de celui qui, homonyme, coadjuteur de Gaston VIDAL, a repris le flambeau. Ces fonctions me paraissent si nombreuses que je craindrais d'en oublier. Il en est une que Gaston VIDAL nous a décrite : *Le Secrétaire perpétuel remplit un rôle pour le moins très humble, celui d'être le seul, au cours de nos séances publiques, éternellement muet à une tribune d'éloquence*. Il y a bien plus, et le dévouement est permanent.

Gaston VIDAL prit trois excellentes initiatives :

– Il eut l'idée de réunir les trois sections à chaque séance au lieu de les laisser siéger séparément ; chacun peut ainsi entendre des exposés hors de sa spécialité propre... et tâcher de les comprendre. Jeanne-Yves BLANC confiait à Gaston VIDAL, à l'issue d'une conférence d'un membre de l'Institut sur *la chimie des molécules géantes*, que *Vraiment de ces Géantes je n'ai rien entrevu de leur beauté*.

– L'Académie manquait d'un lieu de réunion digne d'elle ; le Secrétaire perpétuel en était affligé, s'en ouvrit à Pierre SABATIER, ce dernier proposa alors le salon qui, encore aujourd'hui, accueille les séances du lundi.

– Enfin, Gaston VIDAL s'attaqua à la tâche ardue de remise en route du Bulletin arrêté depuis la guerre ; les travaux de l'Académie resteront la mémoire écrite pour la postérité. Et... le Bulletin sert de monnaie d'échange, la bibliothèque de l'Académie s'enrichit.

Oui, l'Académie doit beaucoup à Gaston VIDAL. Pour moi, il faisait partie de mon cadre de vie à la Bibliothèque ; son souvenir, grâce à vous qui m'avez appelée à vous rejoindre, fera partie de mon cadre de vie à l'Académie ; je vous en remercie.

Françoise MOURGUE-MOLINES

Réponse de monsieur Roger BECRIAUX

Madame,

Fallait-il ? Faut-il, aujourd'hui encore, détruire les bibliothèques ?

Dans la mesure où, par une prosopopée trop naïve, je ne trahis pas son témoignage, la réponse de Jean-Jacques ROUSSEAU est vigoureusement affirmative.

Les Sciences et les Arts, dit-il en substance, sont non seulement nés de nos vices, mais de plus ils les alimentent. Ils introduisent entre les hommes une inégalité funeste par la distribution des talents et l'avilissement des vertus. La culture désarme les volontés et engendre des besoins supplémentaires qui sont autant de chaînes.

Si nous suivions les conseils de ses discours sur les Sciences et les Arts et sur l'inégalité parmi les hommes, en retournant à nos racines sauvages, nous ne serions pas ici en train d'accueillir le diable en personne.

Pensez donc ! Un Conservateur de bibliothèque ! En chef de surcroît ! Et qui, circonstances aggravantes, vient de vanter les justes mérites d'un bibliophile à qui notre Académie doit beaucoup.

Le promeneur solitaire n'étant pas un sophisme près, nous réfutons ses paradoxes. Nous pouvons ainsi, en pleine connaissance de cause, exprimer notre satisfaction de vous recevoir avec les livres que vous savez si bien soigner et que vous ont laissés vos prédécesseurs, à la bibliothèque comme à l'Académie.

Vous les rejoignez en franchissant une porte, la nôtre, qu'ils furent parmi les premiers à ouvrir.

Le premier, élu en 1847, Paulin BLANC, dont le siège est actuellement occupé par Michel NAVRATIL, rédigea le catalogue des manuscrits. En découvrant "*Le chant du dernier jour*", rédigé à la veille de l'an Mil, il provoqua la contestation mal fondée de SAINT-BEUVE sur la véracité du document.

On doit au deuxième, élu en 1888, Léon GAUDIN, dont Anne BLANCHARD occupe aujourd'hui le siège, le catalogue imprimé.

Enfin, le troisième, élu en 1926, Henri BEL, dont le siège est aujourd'hui tenu par Daniel MOUTOTE, fut, dans le journal "l'Éclair", au centre d'une polémique due à son lieu de naissance.

C'est un étranger ! assurait mon lointain confrère animé par un zèle patriotique de clocher... Henri BEL était né à Vauvert !

A eux trois, tous docteurs en Droit, ils régnèrent sur la Bibliothèque municipale pendant 110 ans. Avec leurs successeurs, commença la dynastie des fonctionnaires d'État.

Leur présence, annonciatrice de la vôtre, est déjà pour nous une première satisfaction. Il s'y ajoute, plus émouvant, plus éloquent encore, le bonheur de retrouver en votre personne les MOURGUE et les MOLINES,

dont votre père ne fit qu'un seul nom.

Par leur sagesse et leur science, ils ont joué un rôle important dans la vie régionale et nationale, ainsi que dans notre compagnie, déjà même du temps de la Société Royale des Sciences.

Depuis 1572, les MOURGUE étaient agriculteurs à Marsillargues. A la sixième génération, deux cousins germains s'éloignèrent des bords du Vidourle.

L'aîné, Jacques Augustin Antoine, né en 1734, gagna Montpellier où naquirent ses quatre enfants. Sa carrière professionnelle l'entraîna à Cherbourg où il fut directeur des travaux du port ; puis à Paris, appelé en juin 1792 pour occuper le poste de ministre de l'Intérieur au sein du dernier gouvernement de Louis XVI aux Tuileries, *"uniquement composé d'inconnus"*, comme le disent les historiens, faisant abstraction des sentiments civiques et du courage qui animaient les derniers serviteurs du roi.

Devenu directeur du Mont de Piété et fondateur de la Caisse d'Épargne sous l'Empire, il avait attiré l'attention de ses contemporains en écrivant plusieurs ouvrages d'études, notamment en 1800 un *"Essai de statistique"* analysant les naissances, mariages et décès à Montpellier de 1772 à 1792 avec les calculs qui en résultent sur les probabilités de la vie humaine.

Son fils, Scipion, fut Secrétaire général du Ministère de l'Industrie, dirigé par CHAPTAL, puis Préfet.

Sa fille Eglé, comtesse de RICHEMONT, eut son portrait (actuellement au Metropolitan Museum à New York), peint par DAVID.

Son cousin germain, Louis (1735-1810) fut conseiller politique de Marsillargues. Il avait pris en fermage les terres du marquis de Calvisson. Il détourna le cours du Vidourle de son débouché de l'étang de l'Or pour le faire se jeter dans la mer, afin de faciliter l'assèchement d'une grande surface de marais.

Cette opération inspira à son ami, le Dr Jean LAFOSSE un ouvrage sur le *"Dessèchement des marais"*, publié en 1765 par la Société Royale des Sciences.

Louis MOURGUE finit sa vie à Montpellier, où il fut Président de la Société Royale des Sciences à la veille de la Révolution.

De ses quatre filles, trois ont laissé une nombreuse descendance protestante à Montpellier : les familles BLOUQUIER, POMIER, CASTELNAU. La quatrième, Caroline, épouse de Louis-Victor BROUSSONNET, professeur à la Faculté de Médecine, a laissé une descendance catholique, BROUSSONNET et de FORTON, dont Madame Gaston VIDAL, née Charlotte de FORTON.

Le frère de Louis, prénommé Jean, resta agriculteur à Marsillargues, ainsi que son fils et son petit-fils. L'arrière-petit-fils, Édouard, fut professeur à Polytechnique. Réfugié dans les caves de l'École pendant le siège de Paris en 1871, il en fit le récit à sa sœur habitant Nîmes dans des lettres expédiées

par ballon. Il fut l'un de vos arrière-grands-pères paternels.

Les MOLINES sont des Cévenols. Depuis la Réforme, neuf générations se sont suivies, tous pasteurs dans l'un ou l'autre village des Cévennes, jusqu'à Louis MOLINES (1834-1917) pasteur à Montpellier, premier titulaire du 23^e fauteuil de la section des Lettres de notre Académie lorsque le nombre des sièges de chaque section fut porté à 30. Il fut votre autre arrière-grand-père paternel.

Ces deux familles ont donc été très sédentaires avec, de ce fait, de nombreux mariages pendant trois siècles entre cousins.

Mais l'épouse d'Édouard MOURGUE avait des origines danoises. Elle descendait du corsaire Cort ADLER, célèbre dans les pays scandinaves, qui combattait contre les Turcs.

L'épouse de Louis MOLINES était suisse.

Madame Édouard MOURGUE-MOLINES, votre mère, Stella CESAREA est brésilienne.

Ainsi, pour vous-même, les origines héraultaises et cévenoles représentent bien treize générations, mais un quart seulement de "gènes".

On ne saurait oublier votre père, Édouard MOURGUE-MOLINES, ni votre mère, que nous saluons ici-même, entourée de votre grande famille dont le rôle national et régional ne s'est pas éteint.

L'héritage de nos aïeux comporte une valeur morale qu'aucun acte notarié ne peut évaluer.

Par un curieux croisement des chemins de la vie deux amiraux se rencontrent dans cette évocation du passé et du présent : l'amiral Yves LEENHARDT, ancien chef d'État-major de la Marine, président de la Société Nationale de Sauvetage en mer, votre beau-frère, et l'amiral Gabriel AUPHAN qui fut chef d'État-major des Forces Navales et beau-frère de Gaston VIDAL.

Il est vain de rappeler ici – tant il est présent dans nos mémoires – le legs spirituel que vous conservez de votre père à travers sa vie familiale, professionnelle, religieuse, élective, sociale, militaire, sans oublier la Résistance, quand l'espoir était parcimonieux et quand il était beau, la nuit, de croire en la lumière.

Notre confrère Jean-Gabriel POUS l'a fort bien souligné en prononçant son éloge le 28 juin 1987.

Il fut élu président de notre Académie en 1968.

C'est avec émotion qu'on relit les noms des membres de son bureau : Pierre SABATIER d'ESPEYRAN, vice-président ; Gaston VIDAL, secrétaire perpétuel ; François PITANGUE, directeur des publications, auquel j'ai eu l'honneur de succéder, tous disparus. Un seul survivant de ce cénacle : Jean CADERAS de KERLEAU, trésorier.

Au sein de notre compagnie, il joua un rôle important. Ses communications furent nombreuses, diverses, de qualité. Nous ne doutons pas de votre désir de suivre son exemple.

Ainsi votre présence agrémentera nos réunions et vos communications les enrichiront.

Vous avez en mains tous les atouts : votre formation, vos connaissances, votre intelligence didactique.

Etes-vous entrée dans la congrégation des livres comme on entre en religion ? Je le crois très fermement.

Née à Montpellier le 20 juillet 1926, vous accomplissez sur place vos études secondaires et supérieures.

Au lycée Clémenceau, M^{me} Jean VILAR fut votre professeur de dessin et M^{me} Jean GUITTON vous enseigna la couture, un art qui, signe des temps et de l'égalité des sexes, a disparu de nos programmes. En classe de seconde, vous allez prendre votre premier contact avec la Bibliothèque municipale dont le conservateur vous apparut probablement comme un être inaccessible dans son savoir et austère dans sa fonction. Votre professeur d'histoire, M^{lle} Christine THOUZELLIER, vous envoyait avec vos amies de classe y puiser la documentation nécessaire à des exposés sur les grands mouvements qui agitaient notre continent et annonçaient l'Europe de la première moitié de notre siècle.

Cette recherche vous a certainement servie pour la dissertation du baccalauréat en 1942, brûlante d'actualité et, par là-même, quelque peu pernicieuse : *"montrez comment les auteurs du XIX^e siècle ont illustré notre devise nationale : Travail, Famille, Patrie"*.

Vous évitez les pièges et vous voici en Faculté de Droit où vous cueillez les fruits que les fleurs de rhétorique vous avaient promis : diplômes d'Études supérieures de Droit public, d'Économie politique ; doctorat, avec pour thèse, le Service national de Santé en Grande-Bretagne.

Vous entrez à l'École nationale supérieure des Bibliothécaires et obtenez le Diplôme d'Études supérieures de Bibliothécaire.

Après votre première affectation au reclassement de la bibliothèque de l'École française d'Extrême-Orient, transférée à Paris et installée à la Maison d'Indochine de la Cité Universitaire, vous passez au service d'acquisitions de la Bibliothèque Universitaire de Caen, détruite pendant la guerre, reconstruite avec un crédit d'achat de livres de 200 millions de francs en 1955, somme considérable à l'époque, en "raflant", avec votre équipe, tous les livres disponibles.

En 1956 vous êtes au Centre National de la Recherche Scientifique (CNRS). Vous participez à la création du Centre français de Droit Comparé, organisme nouveau, dépendant à la fois de l'Université de Paris, du Ministère de la Justice, de la Société de Législation Comparée, association datant du début du siècle, et du C.N.R.S. lui-même, en prenant la direction de la Bibliothèque.

Vous y passez cinq ans, à Paris, rue Saint-Guillaume, mettant au point un catalogue "Matières juridiques" qui, plus tard, servira de base à un logiciel informatisé.

En 1961, reçue au concours des conservateurs fonctionnaires d'État, vous êtes nommée à la Bibliothèque municipale de Montpellier.

Vous allez y régner pendant trente années et six mois, rejoignant encore ainsi vos prédécesseurs dans leur longévité.

* *

*

Nous avons, très frais dans la mémoire, les expositions organisées sous votre responsabilité, avec tout particulièrement Gladys BOUCHARD, et notamment la dernière, en avril-mai 1991 : *"Vingt ans de bibliophilie dans la collection Frédéric SABATIER d'ESPEYRAN"*.

Dans une présentation d'une limpidité éclairante vous écrivez : *"des livres qui ont une histoire"*, expression déjà illustrée en 1976 dans une autre exposition à caractère historique sur *"L'indépendance américaine"*.

L'histoire d'un livre est toujours passionnante, soit qu'elle porte le rêve, l'aventure, l'évasion ou le charme ; soit qu'elle offre l'outil des jardins du savoir, qui, contrairement à ce que pensait ROUSSEAU, ne désarme pas les volontés.

Elle montre que le livre, depuis des siècles, est le compagnon le plus fidèle au monde.

La Bibliothèque Nationale possède avec les papyrus de Prisse, fruit des recherches de l'égyptologue Émile PRISSE d'AVENNES, les plus lointains ancêtres.

D'autres supports recueillirent l'écrit : terre cuite, marbre, pierre, toile, fer, peau (les manuscrits de la Mer Morte), bois, tels les hiéroglyphes de l'île de Pâques qui attendent leur Champollion, soie, tablettes de cire...

Le papier qui apparut en dernier fut long à détrôner le parchemin. Le manuscrit lui-même résista un temps aux caractères mobiles. Mais le premier livre sorti des presses de Gutenberg vers 1455, la *"Biblia latina"*, dont la qualité touche à la perfection, sonna le glas des clercs copistes.

Moins d'un siècle plus tard, avant de rencontrer CHARLES-QUINT à Aigues-Mortes, FRANÇOIS 1^{er}, qui séjourna à Montpellier pendant une semaine en 1537, signa dans sa résidence, l'hôtel où Jacques CŒUR s'était installé cent ans auparavant, lors de son arrivée dans la cité en 1432, le décret instituant le dépôt légal d'ouvrages publiés dans le Royaume, enrichissant à peu de frais la Bibliothèque Royale.

Cet hôtel, alors siège de la Cour des Comptes, est devenu le siège du Musée Languedocien, remarquablement restauré et enrichi par la Société Archéologique que préside notre confrère Guy ROMESTAN.

Trente huit ans plus tard, en 1575, Francfort ouvrait la première foire aux livres.

L'enluminure subsista. Plusieurs ouvrages furent embellis d'illustrations, d'images, d'initiales enjolivées et d'oncials, de peintures, parfois à la limite de l'abstrait, de gravures sur bois ou sur cuivre, en attendant au XVII^e, la taille douce et la lithographie.

C'est déjà l'édition de luxe, accompagnée souvent d'un habillage soigné. La reliure, antérieure à l'imprimerie, varie à l'infini, gardant ses cuivres, ses ivoires, ses orfèvreries.

On peut aimer le livre pour sa seule reliure ou la beauté de ses illustrations. SAINT-JOHN-PERSE rappelle dans *"Amitiés du Prince"* que ASSUÉRUS, selon le Livre d'Esther, se fit apporter les *"Chroniques"* non pour les lire, mais pour les voir : *"Sinon l'histoire, j'aime l'odeur des grands livres en peau de chèvre et je n'ai point sommeil"*.

Nous sommes tout près de la collection Sabatier d'Espeyran, dont vous avez assuré le classement et la rédaction du catalogue.

— *"Ce fut un des grands bonheur de ma carrière"*, m'avez-vous confié.

Notre bibliothèque municipale n'est pas pauvre en livres anciens, précieux et rares. Une réserve spéciale, que vous avez créée, les rassemble, celle des Fonds Patrimoniaux qui abrite, sauvées du feu et du pillage, les confiscations révolutionnaires, dont les manuscrits de Saint-Guilhem-le-Désert.

Parmi ces ouvrages, trois sont inestimables.

Le plus ancien est un évangélaire copié au couvent de Chelles en Seine-et-Marne, dont une fille de CHARLEMAGNE, Gisla, revenue à de meilleurs sentiments après une conduite que les bonnes mœurs condamnent, était devenue abbesse.

Le manuscrit a été apporté par GUILHEM, le légendaire Guillaume d'Orange, cousin de Charlemagne, lorsqu'il quitta l'Empereur en 806 pour fonder l'abbaye de Gellone, aujourd'hui, comme on sait, Saint-Guilhem-le-Désert.

Le deuxième, en latin, écrit sur velin entre 1345 et 1373, est une compilation raisonnée de droit canonique, rédigée au XII^e siècle par le moine italien GRATIEN, auteur du *"Decretum"*, premier recueil méthodique des Décrétales papales.

Ce manuscrit, orné de miniatures rehaussée d'or, était destiné au prévôt de Maguelone, Raymond de CANILLAC, qui devint archevêque de Toulouse, cardinal et mourut à Avignon en 1373.

Le troisième, *"Vie des dames anciennes et modernes"* éclairé de tableautins finement décorés, très célèbre en Chine où il fut écrit à la charnière des XIII^e et XIV^e siècles, est comparable, mutatis mutandis, à notre *Roman de la Rose*.

Les premiers imprimés héritent des enluminures de leurs aïeux manuscrits. L'exemplaire de *"Histoire naturelle"* de PLINE l'ANCIEN peut en représenter le type avec ses encadrements peints à la main, en teintes roses, bleues et vertes, rehaussées d'or.

Les livres anciens sont très divers : *"Le songe de Poliphile"* de Francesco COLONNA (1499), souvent considéré comme le plus beau du XV^e siècle ; la *"Chronique de Nuremberg"* (1493), décorée de 1800 gravures ; le traité d'Anatomie d'André VÉSALE, considéré comme le créateur de l'anatomie moderne, qui étudia la médecine à Montpellier et révolutionna au XVI^e le monde médical ; une édition grecque de PLATON ayant appartenue à RABELAIS ; la monumentale édition des Fables de LA FONTAINE, illustrée d'après 276 dessins de Jean-Baptiste OUDRY, peintre des chasses royales ; et celle, dite des Fermiers Généraux, de ses *"Contes et Nouvelles"* ; les onze volumes de l'Atlas major de Joan BLAEU, imprimé à Amsterdam en 1662, avec ses 581 cartes coloriées à la main ; un *"Faust"* de GOETHE, illustré par Eugène DELACROIX, une des plus remarquables éditions de la période romantique.

Cette liste des richesses montpelliéraines pourrait être allongée. Ajoutons-y seulement, outre les fastueuses reliures des XVI^e et XVII^e, les deux documents autographes dont vous venez de parler.

Ajoutons-y surtout la modernité de la bibliothèque, à double titre. D'abord, pour l'anecdote, parce que la langue française doit le mot à Chateaubriand, précieuse mémoire d'outre-tombe, mais aussi, et essentiellement, parce qu'elle possède, avec le legs fabuleux de Frédéric SABATIER d'ESPEYRAN, la première collection publique française de livres modernes.

Sa vie n'est donc pas figée dans son passé glorieux. Le XX^e siècle répond aux trésors de l'héritage, comme en témoigne la visite d'un groupe de bibliothécaires belges que vous avez accueilli il y a à peine une semaine.

* *
*

Fondée en 1825, avec la donation François-Xavier FABRE, la Bibliothèque, alors au rez-de-chaussée, s'est enrichie régulièrement en bénéficiant de nombreux legs. Elle se range parmi les premières de France. Elle figure parmi les quatre "survivantes", occupant sans discontinuer des locaux spécialement conçus pour son usage.

N'y a-t-il pas là matière à classement parmi les monuments historiques ?

Malgré plusieurs agrandissements, notamment en 1867 et 1876, elle se trouva de nouveau à l'étroit et même en situation de blocage au terme de la décennie qui suivit la dernière guerre. Fort heureusement, en 1962, sous votre direction, commença la restauration et l'extension vers l'ancien collège des Jésuites, abandonné par le lycée.

La bibliothèque d'études renferme un fonds ancien de 100.000 livres, 466 manuscrits, 13.000 estampes et un fonds moderne de 500.000 livres. Elle offre 180 places assises et reçoit en moyenne 300 personnes par jour.

Elle comprend aussi une salle d'actualité, une section de prêt avec 24.000 volumes et 10.000 personnes inscrites ; une section "jeunesse" de 16.000 livres, y compris les bandes dessinées (qu'il était strictement interdit de lire au lycée... de mon temps !), ouverte aux enfants de 4 à 15 ans qui peuvent emporter les ouvrages chez eux.

N'oublions, ni la création en 1982 de la discothèque dont vous rêviez depuis plusieurs années, le goût de la musique vous ayant été donné par Jean BIOULES, brillant représentant d'une famille de musiciens ; ni l'activité que vous avez consacrée à l'enseignement avec les cours donnés à l'annexe montpelliéraine de l'École nationale des Bibliothécaires et à l'accueil des stagiaires.

La richesse d'une bibliothèque n'est pas une fin en soi. Encore faut-il savoir s'en servir. Gaston VIDAL, vous l'avez dit parfaitement, était en ce domaine un expert savant, méticuleux, précis, possédant ce surplus d'intelligence que sont la finesse et le flair du chercheur.

Sous votre direction, cet exceptionnel instrument de travail et de culture n'est pas resté figé. Vous avez su, avec votre équipe, l'ouvrir sur l'avenir, action qui exige de la persévérance dans l'effort et du doigté dans le bouleversement des habitudes acquises.

Au devoir de restauration et de conservation s'ajoutèrent l'amélioration pratique de l'outil par la refonte du catalogue sur fiches de format international et la modernisation liée aux nouvelles technologies informatiques comme au développement des réseaux.

Quelle que soit l'information recherchée, elle existe quelque part : dans un fonds d'archives, une page d'encyclopédie, un livre, un recueil, un usuel, un des nombreux mémoires de sociétés savantes...

TEILHARD de CHARDIN notait que *"la recherche, hier occupation de luxe, est en passe de devenir une fonction primaire et même principale de l'humanité"*.

Selon une enquête de l'UNESCO, on disposait dans le monde en 1990 de plus de 40 millions de titres contre 35.000 en 1500, ce qui, pour l'époque, était déjà considérable. Il faut ajouter 25.000 publications périodiques, contre une centaine de type scientifique en 1800 et 10.000 en 1900.

L'informatisation des bibliothèques centrales est devenue une nécessité. Une longue mémoire peut ainsi faire surface.

Prenons un exemple régional que connaît bien le Centre languedocien d'études du XVIII^e siècle.

Le Languedoc possède des fonds anciens très riches, mais dispersés et souvent peu accessibles, faute de catalogues suffisants. Rassemblées dans un inventaire collectif, les possessions des bibliothèques de la région peuvent constituer un ensemble exceptionnel dont l'intérêt est encore accru par des particularités historiques.

L'activité du foyer de recherche que fut la Faculté de Médecine au

XVIII^e siècle, les relations de la Société Royale des Sciences dont nous sommes des descendants, fondée à Montpellier en 1706, et considérée comme sœur de l'Académie des Sciences de Paris, ou, sur un autre plan, la production des libraires d'Avignon, n'ont pas laissé des traces à la mesure de la part prise par la province dans la vie intellectuelle de l'époque.

Vous avez vécu les prémices et les applications premières de cette mutation. Vous avez largement amorcé de développement qui confirme la jeunesse active et féconde de la bibliothèque, ouverte, nous l'avons vu, aux enfants dès l'âge de 4 ans.

Nous sommes loin du temps, tel que l'abbé GRÉGOIRE le revivait à la fin de sa vie.

"J'étais enfant, raconte-t-il, lorsque pour la première fois j'entrai à la bibliothèque publique de Nancy. L'abbé MARQUET, alors sous-bibliothécaire, me dit :

— *Que désirez-vous ?*

— *Des livres pour m'amuser.*

— *Mon ami, vous vous êtes mal adressé : on ne donne ici que pour s'instruire. (1)*

Vous savez parfaitement, Madame, comme l'écrivait François BOTT, dans une édition du *"Monde"*, consacrée à la lecture chez les français, que *"les enfants s'imaginent souvent que les grandes personnes aux yeux fermés par un médecin ne sont pas mortes et qu'il suffira bientôt de les réveiller."*

Avec les livres nous sommes des enfants. Nous tirons nos chers fantômes de leur sommeil pour qu'ils conversent avec nous et nous enseignent les secrets de la vie" (2).

Au sein de notre compagnie, pour la joie de tous, par votre observance de l'écrit, votre pratique des livres et votre familiarité fraternelle avec eux, qualités toutes trois jointes à votre savoir, vous aurez mille secrets à nous enseigner.

Vous nous pardonneriez de ne pas vous offrir l'épée à poignée de nacre que portaient, sous la Restauration, les Conservateurs de la *"Mazarine"* – vos prédécesseurs ne l'ont pas eue non plus – mais seulement, c'est sans doute en fin de compte l'essentiel, notre admiration et notre amitié.

Roger BECRIAUX

(1) - Mémoires ecclésiastiques, politiques et littéraires

(2) - Le Monde, 19 octobre 1984

Allocution du Président de l'Académie

Si l'on appliquait aux deux discours que nous venons d'entendre la méthode moderne du traitement des textes, on découvrirait leur sens profond, mieux même, l'unité réelle qui les marque, dans les mots clefs chargés de signification qu'on aurait dégagés : *livre, bibliothèque, bibliophile*. Ainsi seraient établies les raisons qui expliquent notre choix et qui vous font, Madame, dans l'histoire de notre Académie, succéder, vous, conservateur de la Bibliothèque municipale, à notre regretté confrère, Gaston VIDAL, bibliophile. C'est un titre qu'il ne refusait pas. Ainsi seraient rendues évidentes les affinités qui vous rapprochent, l'amour des livres et surtout la connaissance savante et érudite de leur histoire. C'est là, je crois, entre autres raisons, la principale, plus ou moins perçue par ceux qui vous ont proposée pour succéder à Gaston VIDAL et par ceux qui vous ont élue ; c'est ce qui justifie votre présence ici ce soir, dont nous nous félicitons.

Les mots ont leur histoire. Quelle est belle et riche celle de ce terme latin *liber*, encore employé en botanique et qui désignait la pellicule située entre le bois et l'écorce, pellicule dont on se servait comme support de l'écriture avant que l'on connût le papyrus. Par métonymie, passant de la matière à ce qu'elle portait, les Latins avaient déjà étendu le sens de *liber* d'où nous avons tiré notre mot "livre". Depuis l'invention de l'imprimerie, on voit combien ce mot a pris d'importance par les choses qu'il désigne. Les livres ont enrichi et bouleversé notre vie et, jusqu'à des temps récents, ont été les propagateurs de la culture. Les livres ! Tout un monde merveilleux et fantastique, bienfaisant et pernicieux, charmant et redoutable à la fois, plein de contrastes et de contradictions. Les livres, choses mortes, tout poudreux parfois sur les rayons des bibliothèques, et qui revivent chaque fois que nous les ouvrons. Mais ce n'est pas une voix d'outre-tombe que le lecteur entend car il n'a pas besoin de retrouver les sonorités d'un discours oral, quand il lit avec les yeux et avec l'esprit. Il cueille – *legere*, lire c'est cueillir – une pensée qui émane d'un homme, parfois depuis longtemps disparu, une pensée profonde ou légère, agréable ou méchante, mais qui révèle toujours l'homme. C'est là ce que l'on peut appeler le grand mystère des livres, celui que l'on ressent quand on pénètre dans une bibliothèque. C'est du moins ce que j'éprouve encore en me souvenant des premières heures que j'ai passées à la Bibliothèque municipale, quand j'étais enfant. C'était l'époque où Henri BEL en était le conservateur. M. BECRIAUX vient de le rappeler : M. BEL cumulait la double fonction de bibliothécaire de notre Bibliothèque municipale et de la Bibliothèque universitaire. C'était un homme de haute taille, imposant mais aimable. Sa tête était couronnée d'une épaisse chevelure blanche. Mon père le connaissait bien, ainsi que Madame BEL qui,

bibliothécaire infatigable, allait et venait, classant et reclassant les fiches qu'elle lisait avec effort derrière ses verres épais de myope. Mon père avait l'habitude d'aller le soir, entre 8 et 10 heures, à la Bibliothèque. Il lisait en prenant des notes des ouvrages de mathématiques, d'architecture, d'histoire de l'art. Parfois il m'emmenait avec lui. J'ai toujours devant les yeux cette vaste salle de lecture, qui n'a sans doute pas beaucoup changé, avec ses longues tables et ses lampes. Un employé, appelé je crois, M. VIRENQUE était assis à un bureau sur une estrade dressée entre deux fenêtres. Comme un maître d'étude, il surveillait les lecteurs en s'occupant à des écritures. La plupart étaient à mes yeux d'enfant, de vieux messieurs à besicles qui tournaient les pages bruissantes de gros livres. Et ces mêmes gros livres, rangés dans les bibliothèques qui montaient jusqu'au plafond, avaient dans la pénombre quelque chose de mystérieux. Une reliure, brillant parfois sous un reflet de lumière, ressemblait à un œil qui s'entrouvrirait, comme si ces choses mortes d'apparence eussent gardé quelque chose de vivant. Cette impression d'enfance ne s'est pas effacée. Une bibliothèque, c'est toujours pour moi une sorte de temple où l'on marche sans bruit, où l'on parle à voix basse, où l'on se sent humble devant ces innombrables volumes qui sont, au sens propre, les monuments de ceux qui nous ont précédés.

Notre confrère, votre parrain, vient de nous rappeler tout ce que vous avez fait pour cette bibliothèque que nous devons, comme le musée, au baron FABRE, et qui, riche de plus de cent mille volumes du fonds ancien, l'est aussi par le fonds moderne qui s'accroît tous les jours. On comprend quel a été votre travail pour que toutes ces richesses décrites, classées, ordonnées, soient mises si facilement à la disposition des lecteurs. Mais on comprend aussi, dans les soins que vous avez apportés, combien votre peine était accompagnée d'amour. Et nous retrouvons ainsi l'affinité qui vous rapproche de celui auquel vous succédez : l'amour des livres.

Vous avez dit, Madame, tout ce que nous devons dans notre Académie à Gaston VIDAL qui en fut si longtemps le secrétaire actif et diligent. Vous nous avez rappelé aussi les nombreuses activités qu'il a déployées dans les sociétés savantes à la vie desquelles il participait. Vous comprendrez sans doute que je pense surtout à ce que l'Entente Bibliophile lui doit. Je n'ai pas oublié la séance au cours de laquelle, dans la salle de la Tour de la Babote qui était notre siège, je l'ai accueilli comme notre nouveau président. M. Herman GIROU, le secrétaire, qui a déployé tant de zèle pour cette société, l'avait pressenti pour succéder au D^r MONS. Il connaissait Gaston VIDAL, bibliophile, sa riche bibliothèque, sa science des livres ; il savait aussi combien il était féru d'histoire locale, détenteur de nombreux documents. Avec Gaston VIDAL comme président, Herman GIROU comme secrétaire, ce fut alors la période la plus vivante de l'Entente Bibliophile. On sait que les

Montpelliérains venaient nombreux, malgré la rude montée d'un long escalier, pour voir nos expositions. Vous l'avez rappelé aussi, notre président eut l'idée de faire de notre société la continuatrice des Bibliophiles languedociens du siècle dernier. De là sont venues les publications de textes inédits ou rares qui ont paru au cours des ans. Nous avons toujours trouvé pour ces éditions, votre bienveillante attention quand il nous fallait avoir recours aux ressources de votre bibliothèque. Ces ouvrages ne présentent qu'un aspect des activités de votre prédécesseur. Vous avez rappelé les communications et les articles nombreux qu'il a donnés et qui apportent dans leur diversité d'intéressants aperçus, en particulier sur l'histoire de notre ville. Parmi ces travaux, il en est qui lui tenaient plus particulièrement à cœur, parce que, devenu "l'inventeur" d'une pièce rare ou d'un ouvrage inconnu, il prenait une grande joie à nous présenter ses trouvailles. Celle qui fut, je crois, le fleuron de ses recherches, ce sont les *Dernières poésies* de LA FONTAINE dont il donna la primeur à l'Académie et qu'il publia chez Aubanel à Avignon. Gaston VIDAL, bibliophile, était devenu, s'il est permis d'employer ce néologisme, un vrai "bibliologue", expert dans la science des livres.

On comprend qu'il ait voulu rassembler ces écrits épars en un volume.

Il trouva le titre qui devait les réunir *Variétés anecdotiques et historiques*. Grande entreprise. Il fallait discuter avec l'imprimeur, prévoir le format, corriger des épreuves, résoudre divers problèmes. C'est, on l'a dit, un métier de faire un livre. Je dois rappeler ici avec quelle gentillesse le Dr ANDREANI, un de nos confrères disparu l'année dernière, l'accompagnait à l'imprimerie Déhan, située dans une lointaine zone industrielle inaccessible pour lui, sauf en voiture. Il me demanda d'écrire pour ce livre une préface. L'amitié qui nous unissait et dont il m'avait donné une marque sensible lorsque je fus proposé pour siéger à l'Académie par deux de mes camarades d'études, le regretté François DAUMAS et le professeur André DESMOULIEZ, les liens qu'avait créés notre collaboration à l'Entente Bibliophile, tout me poussait à acquiescer à son désir. J'écrivis donc avec plaisir cette préface, heureux de lui être utile.

Gaston VIDAL, dans ces dernières années, ne sortait plus de son appartement de la rue de la Salle-l'Evêque. Je lui rendais souvent visite. Il me recevait dans sa chambre où se trouvait son bureau, le téléphone près du lit. Je n'évoque pas sans émotion ces moments passés auprès de lui à converser. A 4 heures, sa gouvernante apportait le thé et des pâtisseries sur une petite table, près de la porte-fenêtre donnant sur le jardin. Quand je partais, il m'accompagnait parfois jusqu'à la pièce voisine, le grand salon, dont les murs étaient garnis de tableaux et de meubles remplis de livres rares. Une fois, j'aperçus en entrant un petit volume posé sur un coin du bureau. C'était

un exemplaire des *Folies du Sage de Montpellier*, de l'édition de 1650 que l'on doit sans doute au poète Jacques ROUDIL. "J'ai pensé, me dit-il, qu'il vous ferait plaisir d'avoir ce petit livre. Vous vous intéressez à la langue d'oc et aux écrivains montpelliérains. Ce sera pour moi un moyen de vous remercier et pour vous un souvenir d'un vieux bibliophile." Je fus à la fois charmé et ému par la délicatesse du geste. Et c'est bien un beau souvenir qu'il m'a laissé : *Les Folies du Sage* sont pour moi désormais attachées à sa mémoire. Gaston VIDAL était, comme on disait au Grand Siècle, un "honnête homme", homme de savoir et aussi de savoir-vivre...

Mais il me faut mettre un terme à ces souvenirs et retrouver le présent. Nous vous accueillons aujourd'hui, Madame, avec plaisir car nous sommes certains que par tout ce que représentent votre nom, le passé montpelliérain de votre famille, par tout ce que vous apportez personnellement, vos connaissances et votre culture, l'expérience de votre vie professionnelle, vous participerez à nos travaux et vous enrichirez les séances et le bulletin de notre Académie, de vos communications érudites et originales. M. le Secrétaire perpétuel vous lancera sans doute des appels pour cela, lui dont la préoccupation majeure est de prévoir le programme de nos séances. Ce qui veut dire, Madame, que vous allez être à la peine après avoir été à l'honneur. Mais je ne doute pas que la peine sera pour vous une joie et pour nous un plaisir.

Marcel BARRAL